

Quelques réflexions à partir de Kirikou

Jeannine Enjolric

Qui ne connaît pas Kirikou et la sorcière, ou Izé Gani l'enfant pas encore né qui parle déjà ? Tous deux viennent d'Afrique et voici ce qu'ils disent :

Kirikou : Dans une case une femme attend... Tout à coup, une petite voix sort de son ventre rond : « Mère, enfante-moi ! » La mère répond calmement : « Un enfant qui parle dans le ventre de sa mère s'enfante tout seul ! » Un bébé minuscule apparaît :

– Je m'appelle Kirikou, où est mon père ?

– Il est allé combattre Karaba la sorcière et elle l'a mangé. Elle a asséché notre source et dévoré tous les hommes du village. Seul ton oncle est resté, il est en route vers la case de la sorcière.

– Alors, je dois aller l'aider ! s'écrie Kirikou.

Dans le ventre de sa mère, Izé Gani savait tout, voyait tout. Il pensait et ce qu'il pensait arrivait, il entendait, mais se taisait, jusqu'au jour où il appela sa mère sept fois : « Mère, je m'appelle Izé Gani ! Je veux naître à la vie pour faire ce qu'y faisait mon père, agenouille-toi devant la poutre maîtresse de la case de mon père, et je naîtrai à la vie. »

Avec *Kirikou*, dessin animé à grand succès en France mais aussi en Afrique, et *Izé Gani*, conte connu surtout en Afrique de l'Ouest, nous plongeons dans un univers où, dès avant sa naissance, l'enfant sait qu'il a une mission à accomplir.

Certes ce n'est pas une chose très originale pour un conte, et que pourrait-il bien nous dire de la place de l'enfant dans les pays concernés ? C'est ce que nous allons essayer de questionner.

Quelles images recevons-nous à travers ces contes ou les dessins qui les représentent ? Quel rôle ont-ils dans notre imaginaire ? Il est intéressant de faire l'expérience suivante en demandant autour de soi : « Comment imaginez-vous l'enfant en Afrique ? »



Nous choisirons les phrases qui, dites spontanément, résument bon nombre de réponses: «L'enfant en Afrique? Un enfant rieur, choyé, entouré par tout le groupe, collé au corps de sa mère quand il est petit, libre, malin aussi et respectueux des adultes. Mais c'est certainement différent pour le garçon et pour la fille!»

«L'enfant en Afrique? Ce ne doit pas être facile! Problèmes de santé, d'école... Parfois la faim... Et puis le sida, les enfants des rues, et même les enfants soldats! Malgré son sourire affiché, il ne doit pas rire tous les jours!

Des mots très fortement connotés sont aussi employés: enfant affiché pour montrer la famine, enfant livré à lui-même, enfant manipulé par les adultes...

Nous remarquons combien notre imagination est sollicitée, naviguant d'un extrême à l'autre. Tout semble ici résumé des joies et des peines de l'enfant africain. Si nous parlions de l'enfant africain. Si nous parlions de l'enfant d'ailleurs, de l'enfant d'ici? Il faudrait bien sûr savoir de quel pays d'Afrique nous parlons (c'est grand, l'Afrique!), de quel milieu social, dans quel environnement... Être enfant dans un petit village ou dans une grande ville

n'a rien à voir (en France non plus d'ailleurs!), et encore, quelle grande ville? Ouagadougou ou Johannesburg, ce n'est pas pareil. Et puis, s'agit-il de filles, de garçons? De quel âge?

Notre démarche n'est pas de faire une enquête avec statistiques analysées! Simplement de nous questionner en essayant d'aller un peu au-delà de nos propres représentations. En cela, notre conte va nous aider.

L'enfant a un rôle à tenir

Avant même de naître, Kirikou a un rôle à tenir, sa place est définie: il va aider son oncle à lutter contre la sorcière qui prive d'eau la communauté. Quant à Izé Gani, il va faire ce que faisait son père. Le groupe social attend donc quelque chose de cet enfant. Enfant du présent, il est aussi enfant du passé: «Je suis plus âgé que le temps, que le vent, que l'eau, que le feu, que la terre», dira Izé Gani.

Enfant inscrit dans la famille des Hommes où les Ancêtres auront une place privilégiée, mais aussi enfant relié à son environnement et aux éléments qui le composent: animaux, plantes, eau, air, terre...

Mais alors, cette place, plus ou moins désignée, comment s'inscrit-elle chez

l'enfant? Comment va-t-il pouvoir l'assumer, et quelles en seront les conséquences? Cela va-t-il l'aider à faire sa place dans le monde des adultes? Les adultes, que proposent-ils pour accompagner l'enfant?

Pour tenter d'y «voir un peu plus clair», nous ferons appel à ce que nous pouvons connaître de la culture africaine, principalement en Afrique de l'Ouest.

«À chaque barreau de l'échelle correspond une façon d'être qu'il faut apprendre», dit-on au Mali. Dès la naissance, les anciens vont chercher à découvrir de quel Ancêtre a hérité l'enfant. Puisque «naître ici, c'est mourir là-bas», il peut en rapporter un signe et parfois des caractéristiques très précises.

À chaque naissance naît aussi un jumeau, «l'animal interdit». Cet animal protecteur de l'individu peut devenir celui du groupe. Le plus souvent, l'enfant est vécu comme l'enfant du groupe. À l'amie qui va accoucher, un copain dit: «Prépare-nous un beau bébé, car il nous appartiendra aussi.» Devenu grand, sa réussite amène les remerciements du groupe.

Chez les Somba, sept jours après la naissance, l'enfant est présenté aux ancêtres: «Je vous montre votre enfant, il est aussi le mien», dit le chef du lignage.

La communication avec le nouveau-né s'établit presque exclusivement sur un mode corporel. Cet échange de «chaleur vitale» vient, semble-t-il, renforcer les sentiments de protection et de sécurité nécessaires à l'enfant et favoriser son développement psychomoteur.

Une étude réalisée au Cameroun fait dire au docteur Vouilloux, dans une communication non publiée: «En Afrique, la précocité psychomotrice de l'enfant ne fait aucun doute.» Des études faites au Sénégal et en Ouganda constatent les mêmes données. L'étude montre aussi que cette précocité est d'autant plus

grande qu'il s'agit d'enfants issus de milieu plus traditionnel.

Au Sénégal, il existe une relation mutuelle de manipulation physique entre l'enfant et la totalité des membres de son entourage. Cette «précocité» diminue peu à peu pour se perdre complètement au moment du sevrage.

Durant tout le temps de la petite enfance, le lien privilégié du corps à corps avec l'enfant est réservé à la mère ou à son substitut (grande sœur, grand-mère, ou une autre femme du groupe). Dans la plupart des cas, la mère, dans la journée porte l'enfant attaché dans son dos; il va donc participer à tous les actes de la vie quotidienne; de surcroît, nourri au sein, il sera à même de le réclamer à tout moment.

La mère va aussi prendre beaucoup de soin à masser régulièrement le corps de l'enfant: étirement des muscles, massage à l'huile de karité ou autre. Si c'est un garçon, ses muscles doivent être forts. Le sexe sera aussi le lieu d'une attention particulière: «Il faut éveiller sa sexualité», avec plus d'insistance apparemment que pour la fille. Sexualité dont on ne parlera pas ouvertement, mais dont on rira entre femmes à travers de nombreux sous-entendus au cours des échanges.

Pendant cette période, la participation du père semble être mise un peu à distance.

Au moment du sevrage, l'enfant passe à un autre statut, et il va perdre cette «proximité tactile» avec l'adulte très rapidement, ce qui parfois provoque quelques réactions de sa part. Toutefois des codes existent pour préparer l'enfant à cette séparation: paroles valorisantes, relais pris par l'entourage de la mère, présence importante du groupe autour de lui, rituel organisé à cette occasion...

Au fur et à mesure que l'enfant grandit, il est pris en charge par le groupe des

adultes: celui des hommes pour les garçons, celui des femmes pour les filles. Chacun transmettra à l'enfant ce que son appartenance à un genre ou à l'autre lui impose de savoir. Le groupe a donc autorité en la matière, même si le rôle du père est à ce moment-là tout à fait important.

Enfant du groupe? Enfant vivant en groupe et dans le groupe? L'enfant a-t-il des moments de solitude? Cette présence presque continue du groupe prépare-t-elle aux moments de séparation qui ne manqueront pas d'arriver dans sa vie?

Nous nous étonnons de voir des enfants dormir profondément au milieu du mouvement et du bruit; à la question posée aux parents, ceux-ci, un peu étonnés, répondent: «Ce n'est qu'avec les autres que l'enfant peut dormir tranquille.»

Les autres, l'enfant les retrouvera lors de nombreuses occasions: classes d'âge, rituels d'initiation, puis groupes d'activités: agriculteurs, éleveurs, forgerons, tisserands ou griots, chaque groupe a ses codes, ses rites et ses fonctions bien définies, chacun aussi a son ou ses Ancêtres.

Les Ancêtres, que l'on peut faire remonter à la fondation du peuple auquel on appartient, sont fréquemment invoqués, plaçant ainsi le sujet, enfant puis adulte, dans la lignée du groupe.

«Si la branche veut fleurir, qu'elle honore ses racines», dit le poète burkinabé Pacere F. Titinga. Le poète sénégalais Birago Diop rajouterait: «Ceux qui sont morts ne sont pas morts, ils sont dans la case, ils sont dans la foule... Écoute plus souvent les choses que les êtres, c'est le souffle des Ancêtres.»

La représentation de l'Ancêtre va très souvent figurer sculptée sur un élément de la maison ou du grenier, porte ou pilier porteur qu'il est facile d'admirer en

passant, venant, en quelque sorte, rappeler à tous sa présence au quotidien. Ne dit-on pas, chez les Dogons: «Les Ancêtres sont comme la porte d'une maison, ils regardent à l'intérieur et à l'extérieur.»

L'autorité basée sur le respect de l'ainé

Pour l'Ancêtre, le parent, ou l'ainé quel qu'il soit, l'enfant aura en général du respect. Devant l'adulte, nous voyons l'enfant baisser les yeux, avoir une certaine distance, une retenue qui se traduit dans son attitude corporelle comme dans son langage. Très souvent l'enfant plus jeune ne prononce pas le prénom de son aîné, il le nomme d'un mot traduisant la déférence qu'il lui doit et qui varie suivant les groupes.

De son côté, chaque adulte va se sentir responsable devant cet enfant, l'enfant du groupe, n'hésitant pas à le réprimander s'il le voit enfreindre la loi.

Est-ce à dire que l'enfant aura tendance à ne pas enfreindre la loi? Ou qu'il pourra suivre sans trop se questionner celui ou celle qui est censé représenter la loi?

Les relations au sein des «classes d'âge» pourraient-elles avoir, entre autres, comme rôle de «contrer un peu cette obéissance»? Là, jeunes et moins jeunes peuvent se provoquer, questionner, remettre en question l'ordre établi. Souvent avec beaucoup d'humour, d'ailleurs!

Si ce cadre culturel entraîne une répartition de l'autorité basée sur d'autres critères que ceux que nous connaissons, nous pouvons nous demander quelles conséquences l'autorité ainsi établie a sur l'enfant. Que se passe-t-il lorsque l'autorité concernée n'assure pas son rôle? Quelle sorte de violence cela peut-il provoquer? Ou... que deviennent ces repères dans un autre environnement:

affaiblissement du groupe, situation d'immigration dans laquelle l'ordre familial peut être complètement remodelé? Que peuvent transmettre les parents de ce fonctionnement établi dans un ailleurs qu'ils ont quitté? Et qu'en est-il de leurs propres modèles de référence?

Nous n'avons pas les réponses, bien sûr, et nous pouvons imaginer qu'elles seraient diverses. Et puis, il faudrait y ajouter la question de l'influence des religions venant plus ou moins se mêler à une approche animiste selon les pays.

Pour nous permettre d'avancer un peu plus dans nos réflexions, nous allons revenir à Kirikou et à ce qu'il nous enseigne. Comme dans toute société, les mythes de la fondation d'un peuple, celui de ses origines, les interrogations quant au sens de la vie, tout cela va être mis en mots et transmis à l'enfant par «le cheval de la parole» selon l'expression de A. Kourouma: proverbes, devinettes, contes vont être très souvent employés. «Ce que le vieux voit assis, le jeune ne le voit pas debout», dit le proverbe; ou encore: «Il ne faut pas devancer l'iguane dans le marigot.» Quand la parole se perd, c'est grâce au proverbe qu'on la retrouve, paraît-il.

Savoir maîtriser la parole est très important. Selon les Bambaras, «si la parole construit le village, le silence construit le monde». Pour autant, toutes les paroles ne sont pas «bonnes»: il faut donc savoir les discerner. Celles que l'on s'adresse lors des salutations seront de véritables proclamations amicales et des souhaits pour tout l'entourage: la famille mais aussi les champs, le village,...

L'apprentissage de la parole a aussi ses codes. Selon Calame-Griaule, la couche la plus ancienne du vocabulaire, celle concernant les choses du dedans: la femme, l'intérieur du corps... est essentiellement maternelle, tandis qu'une fois l'enfant sevré, le langage social domine

et un interdit dans l'exploration verbale peut même apparaître.

L'on pourra toutefois constater combien, par la suite, le langage imagé reste important chez l'enfant.

Transmission et initiation

Transmettre, c'est souvent raconter, Kirikou, Ize Gani, personnages-enfants, nous l'ont montré, mais ce sont souvent des animaux, «les jumeaux de l'homme», qui vont tenir le rôle.

Leuk, le lièvre malin comme le renard chez nous, Diargogne l'araignée, toujours prête à trouver une solution, Bouki la hyène stupide et méchante, Gaïndé le lion justicier ou la sage tortue, nous les avons tous retrouvés dans un livre de français du cours élémentaire dont les auteurs (L. Senghor et A. Sadji) écrivent: «Retouchant le caractère de Leuk le lièvre, nous entendons donner des leçons de morale à l'écolier.» Voilà dit clairement un des rôles des contes: divertir, instruire, mais aussi éduquer. Amadou Hampaté Bâ (célèbre disciple du sage Tierno Bokar, au Mali), dans ses contes initiatiques peuls, en parle différemment: «Le conte



Jeannine Enjolric

s'adresse à notre être supérieur en même temps qu'à notre être inférieur. Il s'agit de savoir à quel moment vous vous trouvez pour l'assimiler.»

Les griots, avec leur langage imagé, leurs métaphores, toute cette littérature orale «vaste comme la savane» qui divertit et instruit en même temps, quel rôle jouent-ils encore aujourd'hui ?

Difficile à évaluer certainement, mais ils sont toujours là et l'on peut encore dire que la parole circule : «Elle quitte les vieilles bouches pour entrer dans les oreilles neuves», comme il est dit. Ces mêmes griots que l'on retrouve ici, en ambassadeurs de leur culture, pour raconter leurs contes aux enfants dans les écoles et ailleurs. Paroles, accompagnées de musique, de danse pour exprimer ce que l'on ne peut dire. Et là, l'enfant excelle !

Chez les Bantous, il existe un rite de présentation de l'enfant à la lune qui est en rapport étroit avec l'oreille car, dit-on, «c'est par elle que l'on perçoit la parole, donc la tradition et ses rythmes».

Depuis la naissance les rites vont accompagner l'enfant à chaque nouvelle étape de sa vie.

Moment de l'imposition du nom : c'est l'interprétation des signes qui permettent à l'entourage de l'enfant de déclarer qui il est, donc de le reconnaître. Le nom est donc doté de vertus importantes ; mais il est aussi une partie vulnérable de la personnalité. C'est «un viatique de vie contre la mort, plus exactement contre le départ ou le retour de l'enfant vers le monde d'où il provient», dit Pierre Erny.

Sans doute est-ce en raison de cela qu'au nom reçu à la naissance s'ajoutent, très souvent, d'autres noms marquant les étapes de la vie, les uns tenus secrets et réservés aux intimes.

Si la mort frappe à plusieurs reprises une fratrie, par exemple, les parents peuvent donner à l'enfant un nom de

«camouflage» (un nom de chose sans importance, ou celui d'un objet désagréable) venant en opposition avec l'intérêt porté à l'enfant.

Au moment du sevrage, des premiers pas ou des premières dents suivant les groupes sociaux, des rites seront également pratiqués. Chaque «passage» est ainsi marqué d'un rituel qui donne sens et permet à l'enfant d'avoir sa place dans la communauté.

Temps important d'enseignement : devenir un adulte responsable de ses actes, approcher la compréhension des choses de la vie. «Pendant l'initiation, vous verrez la mort», annonce-t-on aux jeunes chez les Sara ; un chant du Mali semble s'en rapprocher : «Dos, dos, mon dos est rompu, celui de l'enfance.» C'est bien de mourir à l'enfance qu'il s'agit, mourir aussi à tout ce que l'on va laisser, car l'initiation s'accomplit également en soi.

Ces initiations comportent plusieurs niveaux et seuls accèdent au sommet ceux et celles qui sont en mesure de «recevoir la connaissance». Un texte peut avertir tout initié : «L'initiation commence en entrant dans le parc, elle finit dans la tombe.»

Comment ces passages ritualisés balisent-ils le chemin de l'enfant, de l'adolescent ? Comment influencent-ils leur vie parmi les divers événements ? Comment s'intègrent-ils dans la société actuelle ? Avec l'apprentissage à l'école ?

Des réponses générales ne peuvent nous satisfaire, car c'est bien au fond de chacun que s'inscrivent les références qu'il va garder.

Si les Ancêtres figurent en bonne place dans la maison, nous les retrouvons aussi à travers les masques portés lors des cérémonies rituelles : rituels funéraires, rites de fertilité, ou demande de pluie.

Le masque perpétue et réactive un récit historique, il donne vie aux mythes



fondateurs, mais il transmet aussi les lois. Celles-ci, personnifiées et présentées d'une façon ludique s'inscrivent d'autant plus dans l'inconscient collectif. Masques qui rivalisent de grandeur et de créativité, que nous irons admirer dans les expositions qui viennent jusqu'à nous.

Si, devant certains masques, femmes et enfants doivent se cacher (pour ne pas prendre le risque de mourir de les avoir vus), la plupart s'offrent à tous, à la grande joie des enfants. Joie souvent mêlée de peur (comme pour bon nombre d'adultes!), et il faut les voir détalier à toute allure lorsque le masque s'approche. On ne sait jamais qui se cache dessous!

Nous pourrions aussi y associer les dessins des vêtements, les bijoux ou les divers talismans portés autour du cou ou des reins de l'enfant. «La parure est presque toujours liée à un souci de protection et de prévention», est-il dit. Difficile d'oublier l'au-delà!

Y associer aussi l'art et l'artisanat où se mêlent fonction esthétique, utilitaire et symboles «religieux».

L'enfant, comme l'adulte, est amené à manipuler ces objets, et à les admirer.

Quant aux peintures réalisées sur les murs extérieurs des maisons (Niger, Afrique du Sud et autres), elles nous sont souvent offertes représentées dans différentes revues ou expositions.

À la rencontre de l'enfant en Afrique

En circulant dans la campagne ou dans les rues des villes africaines, nous sommes souvent arrêtés par «les idées

de génie» que montrent certains enfants: fabriquer des jouets à partir de matériaux récupérés dans les poubelles, ce n'est pas rien!

Les boîtes de café, de lait en poudre sont découpées, pliées... Et voilà une voiture qui roule, grâce aux pneus découpés dans des morceaux de caoutchouc. Construire une bicyclette avec du fil de fer attaché avec des lamelles de chambre à air... Puis user de toute son ingéniosité pour les vendre aux passants! Parfois il s'agira de construire une sorte de trottinette entièrement en bois puis débouler une pente en portant de véritables chargements!

Les filles ne sont pas en reste, elles savent aussi se débrouiller pour trouver la corde à sauter adaptée, ou faire une poupée avec des feuilles de mil ou de bananier. Et puis, pour elles, il y a les séances «tressages» des cheveux qui occupent des heures entières.

Lorsqu'elles seront un peu plus grandes, s'ajouteront les séances «recherche de toilettes». Il faut savoir bien ajuster le pagne ou le foulard de tête, savoir adapter son maquillage et porter les bijoux! Comme partout dans le monde, sans aucun doute.

Mais l'enfant ne doit pas seulement être ingénieux dans ses jeux, il va aussi «jouer» un grand rôle dans cette économie informelle qui s'est beaucoup développée en Afrique.

Si nettoyer les chaussures n'est pas très rentable de nos jours, l'enfant va toujours trouver un fruit, un sachet de glace ou une cassette à vendre dans la rue. Il va aussi «se battre» pour porter les valises des arrivants à l'aéroport, les sacs à provisions au marché, ou laver les voitures près d'un marigot. Ceci afin de rapporter un peu d'argent à la maison.

Que de questions lorsque nous circulons dans les rues et que nous nous trouvons en face d'enfants qui tendent la

main ou quémangent « quelque chose madame » !

Dans des conditions telles, le cadre traditionnel résiste-t-il encore aujourd'hui ? Comment, en face d'une société aussi malmenée, les repères culturels peuvent-ils évoluer tout en gardant leur rôle sécurisant ? Lorsque le groupe familial ou même social éclate (vie dans les grandes métropoles, problèmes socio-économiques importants, guerres avec tout ce qui s'ensuit), les enfants peuvent-ils encore s'appuyer sur un cadre solide ?

Dans son livre *Allah n'est pas obligé*, l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma parle avec beaucoup d'humour et de sarcasme de « cette époque de massacres dont les enfants sont les tristes héros ».

Il me revient souvent en mémoire, le regard d'enfants rwandais restés seuls pour faire vivre leurs frères et sœurs après le massacre des parents, qui cherchaient désespérément un salut dans la rue.

Ailleurs ces enfants « donnés pour gagner la place » qui se retrouvent à couper la canne à sucre à l'image de leurs ancêtres !

Il est bien évident que colonisation, guerres, modernité, émigration ou autres événements remodelent le paysage. Des rites traditionnels s'émoussent ou disparaissent, d'autres sont créés... Mais qu'impriment ces valeurs auxquelles l'enfant est confronté malgré lui ? Ces rituels, parfois bien « étrangers » pour nous, qui pourtant permettent de penser la vie et d'en appréhender les événements.

Comment des enfants nés en France par exemple, de parents porteurs de la culture africaine, reçoivent-ils cette culture ? Comment leur est-elle transmise ? Et comment s'intègre-t-elle à leur vie ici ?

Selon les familles ou l'environnement, les capacités des uns et des autres, des valeurs sont conservées, d'autres sont

laissées de côté... Au moment de l'adolescence, certains repartent faire le rite au pays ; pour d'autres ce sera pour un mariage plus ou moins arrangé et subi.

Peut-on penser que certaines références restent inscrites comme piliers d'un cadre interne où vont venir se mêler d'autres éléments communs à toutes les cultures et éléments spécifiques à la nouvelle culture, ce qui parfois ne manquera pas d'engendrer une grande complexité.

Dans un essai sur la musique noire dans l'Amérique blanche, Jones Leroi, poète et dramaturge, pose la question de savoir à quel moment le « Noir américain » a surgi. Il considère alors le début du blues comme l'un de ces débuts : « Une musique a servi de lien entre la musique purement africaine et celle qui s'est développée une fois l'esclave africain mis en contact, peu ou prou, avec la société euro-américaine. Une musique qui, tout en contenant beaucoup d'africanismes, était pourtant étrangère à l'Afrique. » Cette musique traduit, en quelque sorte un processus d'homme nouveau. Peut-on imaginer quelque chose de semblable pour le cadre culturel ?

Après avoir fait un détour par quelques éléments qui nous paraissent essentiels dans l'expression d'une culture africaine (importance des ancêtres, du groupe, organisation des rituels de passage), nous constatons combien sont présentes les questions fondamentales à tout être, enfant ou adulte, où qu'il se trouve, quelle que soit sa couleur de peau... Ici ou là-bas, l'enfant a besoin de se sentir en sécurité pour aller à la découverte du monde. Y a-t-il alors une différence ?

Oui, sans doute, dans la façon d'exprimer besoins, joies, peines ou désirs, dans la manière de le transmettre, de le nommer ou pas.

Comme nous l'avons vu, dans ces « croyances » chaque chose a sa place et un rôle à jouer, laissant peu de place au hasard. Pourtant, la situation actuelle de nombreux pays a nécessairement une influence sur l'avenir de l'enfant. Comment penser cet avenir ? Peut-on encore, comme Ize Gani « naître à la vie pour y faire ce qu'y faisait le père » ? Ne grandit-on pas déjà pour un « ailleurs », lorsque l'avenir est par trop aléatoire ?

Si certaines valeurs sont profondément inscrites, leurs applications, parfois érigées en principes, peuvent peser lourdement et venir se heurter à des valeurs moins contraignantes, jusqu'à provoquer des réactions de violence lorsque l'environnement le favorise. Quelquefois aussi, des réactions de mal-être peuvent s'exprimer avec force et un travail thérapeutique permettant de remettre en place les liens perdus semble bien porter ses fruits.

Comme ici, les enfants en Afrique jouent, rient, apprennent ou sont malades... Sont aimés ou quelquefois rejetés. Les passages de l'enfance à l'âge adulte ne sont pas toujours faciles, même si les rites sont là pour y aider. Rites qu'ici nous cherchons à retrouver, un peu à l'image de notre organisation villageoise de naguère.

Me vient à la mémoire une expression entendue ici : « Les Africains ? Ce sont de grands enfants ! » Ceci dit, évidemment, en parlant d'adultes ! Que veut dire cette expression ? L'adulte africain resterait-il toujours « sous la coupe » de gens plus sérieux, plus responsables que lui ? Qui seraient ces « plus responsables » ? Cette non-responsabilité donnée à l'autre permettrait-elle de fuir notre responsabilité ? N'oublions pas que, pendant la colonisation, les « autochtones » n'étaient pas citoyens à part entière !

Je terminerai par un proverbe africain : « L'étranger ne voit que ce qu'il sait. »

Ouvrir les yeux pour mieux découvrir, cela en vaut peut-être la chandelle !

Jeannine Enjolic

psychomotricienne, a travaillé à plusieurs reprises en Afrique noire

Bibliographie

- Michel Ocelot, *Kirikou et la sorcière*, Milan-Jeunesse, 2001.
 Boubou Hama, *Ize Gani*, Présence Africaine, 1985.
 Pierre Erny, *L'enfant dans la pensée traditionnelle de l'Afrique noire*, l'Harmattan, 1991.
 Jones Leroi, *Le peuple du blues*, Gallimard, 1997.
 Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Le Seuil, 2002.



Folfer, Couple Fung